

Mohamed Othman Belkeziz

# Palindrome

*Richard Town*





Comme la chatte lui avait bu son lait, Ali lui coupa la queue.

Elle l'a supplié de la lui rendre, quitte à la rattacher avec un petit chiffon. Mais Ali refusa.

La chatte alla alors chez la vache et lui demanda du lait.

« D'accord, lui répondit la vache, à condition que tu me rapportes des feuilles de vigne »

La chatte alla voir la vigne et lui demanda des feuilles. La vigne lui répondit :

« D'accord mais ramène-moi de l'eau de la source »

La chatte alla voir la source et lui demanda de l'eau. La source lui répondit :

« Va dire aux filles de venir danser pour moi »

La chatte alla chez les filles leur demander de venir danser pour la source. Elles lui répondirent :

« Rapporte-nous des babouches de chez le cordonnier »

La chatte alla voir chez le cordonnier qui lui dit d'aller lui rapporter du couscous de la maison où est célébré un mariage.

La chatte se rendit à cette maison, demanda du couscous pour le cordonnier. On le lui offrit. Elle le lui porta.

Le cordonnier lui remit les babouches qu'elle donna aux filles qui dansèrent pour la source qui lui donna de l'eau qu'elle porta à la vigne qui lui donna des feuilles qu'elle porta à la vache qui lui donna du lait qu'elle porta à Ali qui lui rendit sa queue et qu'elle rattacha avec un petit chiffon.

Cette petite mélodie des mille et une nuits intitulé « Palindrome » que mon père avait hérité de ses aïeux m'avait bercé durant mon enfance. Comme toutes les fables, celle-ci dissimule une morale particulière, que je n'ai pu situer que dernièrement.

Comme tout policier qui se respecte, mon travail est ma raison d'être. Et comme toutes les jeunes recrues, mes appréhensions et mes doutes sont infinis.

Serais-je bon ? Serais-je bien entouré, bien intégré ? Qui serait mon partenaire, combien aurait-il de galons ? Quel genre de personne serait mon commandant ? Ferais-je partie des corrompus ? Et mes collègues, seraient-ils tous honnêtes ?

C'est le genre de question qui submerge mes homologues le soir précédant leurs affectations. Mais après ces quelques années de service, ces considérations étaient le cadet de mes soucis.

Je suis Peter Jordan, et cette semaine sera la plus longue de ma vie.

Cramponné au volant de ma voiture, le pied au planché, je ressasse sans pouvoir m'en rassasier les propos de madame Spencer. Concentré sur le pare-brise, je visionne le pare-choc avalant le ruban goudronné, avec pour seul compagnon le croissant de lune qui m'escorte le long du trajet. Je cogite. Maintenant que je connais la vraie raison des meurtres, comment devrais-je l'annoncer au reste de mon équipe ? Quel argument avancer pour mettre le commanditaire hors d'état de nuire, sans pour autant dévoiler les secrets ? Il me paraît plus sage d'épier monsieur Lawson, puis d'arrêter son assaillant, et enfin l'obliger à dénoncer son associé.

Après quatre heures de route, je lutte péniblement contre l'engourdissement. Terrassé par la fatigue, la faim, le manque de sommeil, j'essaie de me focaliser. Seulement, impossible de songer à autre chose. Pourquoi cette histoire refait-elle surface à ce moment précis ? Comme si ma vie avait été contrôlée.

Je me reconcentre sur la route. Tout ceci n'aurait aucune importance si monsieur Lawson mourait ce soir. Je n'aurais plus de réponses. Je vivrais dans le noir. Il faut absolument que je parvienne à temps pour le sauver.



### **Bartow, lundi 3 janvier 9 :55 AM**

Calé derrière le siège conducteur, accoudé sur l'étauçon de la portière, pensif, excité, impressionné, mais surtout angoissé de ne pas être à la hauteur, je me laisse cornaquer à travers les rues de la ville. Direction Eastwood boulevard, là où s'élève mon nouveau lieu de travail : le sixième commissariat de Bartow, ville siège du comté de Polk.

En cette période de l'année, à la différence de la plupart du reste du monde, la Floride fait profiter sa clientèle d'une clémence climatique invraisemblable.

La Chevrolet blanche de la bartow cab chavire, puis dans une phonation d'amortisseurs dégraissés, freine devant quatre étages de glace.

- Vous y êtes monsieur, dit le chauffeur.
- Combien je vous dois ?

Faisant comme si le coût de la course lui était encore inconnu, il baisse la tête, conduit ses lunettes vers le bout de son nez, fixe des yeux le compteur,

demeure figé et annonce, vingt dollars. Je le remercie avec deux dollars de plus et un sourire cordial, claque la portière, engage les cinq pas me séparant des quatre marches en marbre blanc et noir tout en ajustant mon col de chemise. Sur la façade vitrée, les bâtiments, les palmiers des sables alignés sur les trottoirs, les mangroves qui environnent le Feng Shui Park de l'autre côté du boulevard semblent rétrécir petit à petit, au fur et à mesure de mon ascension.

Le hall d'entrée fourmille d'agents en uniforme. Certains paralysés devant le tableau de service, d'autres enfouis dans leurs paperasses, fiches, répartitions.

Je fuse vers le bureau du fond, un grand et large comptoir en liège en forme de demi cercle qui camoufle presque entièrement le robuste corps de l'agent Evens.

– Puis-je vous aider ?

Sans dire un mot, j'extrais de ma mallette la lettre de transfert et la lui présente.

Il jette un bref coup d'œil sur l'entête du papier...

– Ah oui ! j'ai été informé de votre venue par le chef en personne... Charlie Evens.

– Peter Jordan.

– Enchanté, le patron vous attend au quatrième, c'est d'ailleurs là où se trouve votre desk, parmi les gens de la crime. Présentez-vous à la secrétaire, vous ne pouvez pas la louper, elle est grosse et elle porte toujours des chemises à fleurs. Son bureau accole la porte du chef.

– Merci...



Je récupère mon document et rejoins l'ascenseur. À l'ouverture de la porte, au quatrième étage, un panneau : Criminal Police Department. Les cliquetis des machines à écrire m'accompagnent le long du couloir. De l'autre côté du mur vitré, une imposante silhouette en tenue éblouissante. Je prends une bonne bouffée d'air et me dirige vers elle. Les têtes des tauliers restent immobiles, seules leurs pupilles se démènent guettant chacun de mes mouvements. Gêné, j'accélère le pas. Arrivé, je présente mon document.

– Je viens prendre mon service, j'ai rendez-vous avec le commissaire Collins.

– Bien bonjour, c'est vous le quatrième de l'équipe ?

– On dirait.

– Le patron est occupé avec un plaignant. Il nous colle depuis des semaines pour une histoire de vol. Prenez une chaise et mettez-vous à l'aise.

En effet, des onomatopées insaisissables émanent du bureau du commissaire. Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvre. Un corps courbé en sort. Assez grand et maigre. Le vieillard se retourne et me fixe en souriant. Des joues creuses et ridées, un nez de rapace, une canne de fortune pour appui. De grands yeux noirs sortant de leurs orbites scrutent mes pensées. Les séquelles de la chimio accentuent ses coups-d'œil d'accipitridae. La contemplation perdure trois longues secondes avant l'appel de la secrétaire.

– Allez-y, le chef va vous recevoir, dit-elle à haute voix tout en serrant la poignée de la porte. Chef, voici Peter Jordan.

– Entrez fiston, et fermez derrière-vous, s'il vous plaît, Val.

Je franchis la porte tête baissée, me hâte devant le commissaire en costume cravate. Je serre sa main tendue qui pivote et m'invite à prendre place. Il se laisse choir de même, sur son fauteuil, penche son visage méridional, tend ses lèvres bleutées, fait entendre une profonde inspiration, avant de souffler pour écarter les cendres éparpillées sur ses dossiers.

Tout en cherchant parmi ses piles il demande :

– Alors fiston, prêt à en découdre ?

J'affiche un sourire sûr et j'affirme :

– Affirmatif monsieur.

– J'ai là tes états de services, j'ai aussi demandé auprès du shérif de Pompanito avant de te faire venir. Ici...

Il fronce les sourcils, rapproche ses petits yeux de la fiche, gratte sa barbe puis son crâne au petits cheveux roux, enfile ses lunettes avant de reprendre.

– Oui, ici j'ai le compte-rendu de l'affaire Anningthon. C'est de ce genre de flair dont j'ai besoin pour compléter mon équipe. Le sixième district est tout nouveau. Trois années à peine. Je ne tolère ni manquement, ni corruption, ni déshonneur. Tu t'en sens capable ?

– Oui commissaire.

– Mon commissariat couvre un secteur peuplé de trois mille cinq cents personnes et s'étend de Clower St. au Nord jusqu'à la Peace River Road au Sud, à l'Ouest de Speesard Holland Pkwy à Kincaid Dairy Hightway à l'Est.... dis-moi fiston, as-tu trouvé un domicile ?

– Non monsieur, répondis-je tout en consignant ce qu'il dissertait.

– Essaie d'en chercher un dans ce périmètre, tu te familiariseras ainsi avec les ruelles, les passerelles, les habitants, mais évite Chinatown, les femmes, les billets verts peuvent te tenter.

– Ce n'est pas mon genre commissaire.

– Bon à entendre, et appelle-moi chef. Tout le monde m'appelle chef.

– Entendu. Chef.

Il s'appuie contre le bord de son bureau, pousse son fauteuil en arrière, ouvre un casier. Sa main en sort avec un cubain puis se dirige vers son appareil de correspondance, presse le numéro 3 suivi de la touche interphone avec son majeur. Une voix féminine retentit.

– Oui chef !

– Je t'attends dans mon bureau.

Pendant qu'il allume son poison préféré, je promène les yeux tout autour. Une immense carte du comté plantée derrière lui, une autre de Bartow à gauche, les portraits de quatre criminels à casier judiciaire statufiés sur le mur opposé. À droite, un tableau de feutre, immaculé, blanc comme neuf. Sur sa gauche, un

petit guéridon décoré d'une médaille exposée dans son étui ainsi que quelques cadres bien frottés contrairement au restant de la pièce. Tout au fond, des placards métalliques et des étagères. Une carte plastifiée représentant le sixième district, bien tendue et parsemée de petits drapeaux jaunes et rouges, sans doute pour indiquer des lieux sensibles, des points de ventes de drogues ou des zones de recherches.

Le chef tousse sa dernière lampée de fumée avant un « Oui entrez » grasseyé en réponse aux trois tocs.

La femme tente à nouveau.

– J'ai dit entrez !

La jeune femme dit en me regardant avec étonnement :

– Désolée chef on s'entend mal là dehors, surtout que Val s'est remise à marteler la machine à café.

Le chef lance un soupir profond, secoue la tête.

– Elle va finir par tout détruire cette fille.

La brune élancée au nez ferme et au yeux marron s'abstient de témoigner, se tient un instant sur la pointe des pieds, joint ses mains.

– Vous m'avez demandée chef ?

– Oui, Peter, voilà Tracy Hunter, Tracy voici Peter Jordan, ton nouvel équipier.

La femme lève les sourcils et affiche un sourire.

– Accompagne-le au sous sol, veux-tu ? Son badge et son arme l'attendent avec Julio... Ah oui, j'ai failli oublier, parle-lui de la fête, qu'il ne soit pas en retard, je compte sur toi.

Le chef se lève, sa chaise réagit reproduisant un grincement redondant.

Par mansuétude envers le nouveau, il nous accompagne à la sortie, nous ouvre la porte, me lance une bourrade et, avant de se renfermer, profère « Et bonne chance fiston ».

Val qui se tenait la tête en signe de prostration, la redresse, se tourne vers ma collègue en tirant la lèvre puis ronronne :

– La machine à café s’est cassée.

– Toute seule ! gloussa Tracy qui poursuivait sa lancée vers l’ascenseur.

Durant le trajet, pas un mot. L’ouverture grillagée du box de Julio est cadénassée. Son guichet fait rempart à l’entrée des pièces à convictions. Soudainement, le placard à balais s’ouvre, trois éternuements y font vibrer l’outillage avant que Julio ne s’en délivre.

– Que faisais-tu là dedans ? Questionne Tracy.

– Je buvais un petit coup de détergent, ça calme le rhume.

– Tu vas finir par t’asphyxier avec tes conneries.

– Ah oui, c’est ta longue expérience qui te fait dire ça, toi qui n’a pas pu deviner mon âge. Et toi jeune homme, quel âge me donnes-tu ?

Difficile à dire, le papi à peine debout aux cheveux pelés, à la peau écaillée, aux sourcils blancs, courts, mais très épais, à la petite moustache me donne au premier coup l’impression de voir Pinochet encore en vie.

– Soixante ans ?

– Arrête les civilités hypocrites ; ah je vois, tu veux paraître galant aux yeux de ta petite camarade.

Tracy pouffa comme si elle venait d'entendre la blague du siècle.

– Toujours aussi enquiquineur, remets donc son badge et son arme au partenaire.

– Pas si vite !

Julio se courbe, fléchit ses petites jambes, farfouille dans son étagère à ras-le-sol. Dans un tremblement sénile, il en sort un classeur rouge poussiéreux qu'il essuie de sa propre main avant de la diriger vers sa bouche entrouverte pour y imbiber ses doigts. Il en extrait une fiche et me la présente.

– Remplissez d'abord ce formulaire.

Mes deux compagnons s'écartent, entament un chuchotement en aparté me laissant quelques minutes d'intimité avec la fiche sur laquelle l'empreinte de Julio encrée par la poussière bourbeuse cache quasiment la notation « nom de famille ».

– Voilà c'est fait.

– Ok, alors si vous avez signé, je reprends mon document et... tenez voilà vos outils de travail. L'insigne et le petit joujou, un colt 38 spécial. Prenez soin de lui et il prendra soin de vous.

Tracy se lance :

– Alors si tout est réglé, nous allons disposer. À la prochaine Julio.

– Buenos dias mi pequeno.

Ma coéquipière me chaperonne jusqu'à l'accueil, puis entonne :

– Tu sais Peter, tu es le seul à ne pas subir une première journée digne de ce nom, surtout pour un gars de la crime. Serais-tu dans les petits papiers du chef ?

– Je viens à peine de faire sa connaissance !

– Curieux, et où est-ce que tu loges en ce moment ?

– Au Carretera Motel, à...

– Oui oui je connais l'endroit, un motel miteux à la sortie de la 60 où on paie cash sans avoir à présenter des papiers d'identité. Un endroit très connu et apprécié des trafiquants et des repris de justice ; m'interrompt-elle sur un ton du moins mordant.

– Je passe te prendre à 19h, on organise une fête pas loin d'ici, au Bisente restaurant-club. C'est de l'autre côté du Boulevard, juste en face du casino.

– Je peux y arriver seul, pas la peine de faire un détour.

Elle hausse les sourcils en même temps que ses épaules, et place d'une voix grave.

– Il n'en est pas question ! où est-ce que tu avais la tête ? N'as-tu pas entendu les consignes du chef ou bien tu rêvais déjà à passer inspecteur ?

– Ok ok ! Les fêtes, ce n'est pas vraiment mon truc, mais bon !

Elle plisse ses lèvres épaisses, remet sa queue de cheval en arrière, expire bruyamment, grommelle :